Commémoration du 8 mai 1945

Discours prononcé par Peggy Bariat, Maire d'Ambazac

Mesdames et Messieurs,

8 mai 1945, il y a 79 ans.

Une semaine après qu'Adolf Hitler se fut donné la mort d'une balle de revolver dans son bunker de la Chancellerie à Berlin, l'Allemagne nazie capitulait sans condition. Le drapeau soviétique flottait sur les restes du Reichstag ; le Reich millénaire promis n'avait duré que douze ans.

L'Allemagne n'était plus à cet instant qu'un vaste champ de ruines dans lequel un peuple hagard errait sans but. La guerre se terminait en Europe au prix de destructions humaines et matérielles inédites. Dans le Pacifique, il fallut encore attendre le mois de septembre et le largage de deux bombes atomiques pour que les États-Unis d'Amérique obtinssent du Japon une reddition totale.

Le nombre de victimes civiles et militaires, aussi terrifiant soit-il, rend difficilement compte de toute la violence déchaînée à la surface de la planète.

À l'automne 1941 pourtant, personne ne semblait pouvoir arrêter la Wehrmacht qui après avoir vaincu rapidement la Tchécoslovaquie, la Pologne et les troupes franco-anglaises, était désormais aux portes de Moscou à l'issue d'une une vaste offensive à laquelle Staline lui-même avait refusé de croire malgré l'évidence. Il fallut donc un incroyable effort de mobilisation pour que l'inévitable n'ait pas lieu et que l'Allemagne triomphante cède face aux troupes alliées, réunies dans un combat transcendant des clivages politiques et historiques a priori insurmontables.

L'abnégation des Britanniques à tenir seuls pendant plus d'un an fut à ce titre exemplaire ;

le sacrifice de plus de vingt millions de soviétiques un tribut atroce ;

l'aide des États-Unis d'Amérique déterminante dans l'inflexion du cours de la guerre ;

la Résistance des peuples, en France ou ailleurs, l'honneur de notre humanité commune.

C'est cela que nous commémorons chaque 8 mai, dans le recueillement et en souvenir de toutes celles et ceux qui périrent, victimes de la barbarie criminelle d'États racistes et violents.

Huit décennies plus tard, tandis que la plupart des acteurs et des témoins ont disparu, nous ne pouvons faire l'économie d'un effort de compréhension général afin de conjuguer devoir de mémoire et enseignement éclairant pour notre époque.

Car cette guerre mondiale s'inscrit dans une histoire politique et intellectuelle.

Celle d'une accoutumance à la violence profondément enracinée dans les sociétés européennes de l'époque et pour lesquelles la guerre fut longtemps le moyen le plus évident de régler les conflits ;

celle d'un esprit de revanche savamment cultivé de chaque côté du Rhin et porté à maturité dans le terreau fertile de la « guerre de 14 » ;

celle de revendications de justice sociale et démocratique portées par les classes populaires et qui furent balayées par les élites possédantes de la société industrielle préférant souvent « Monsieur Hitler au Front Populaire » ;

celle de la diffusion ancienne en Occident de théories raciales et antisémites légitimant la domination d'une partie de l'humanité sur le reste du monde en hiérarchisant avec zèle les groupes humains en fonction de qualités prétendument naturelles.

L'Allemagne des années 1930 s'inscrit dans cette histoire. Elle est l'héritière radicale d'une époque, d'une culture et d'une civilisation ; à ce titre, Hitler et le nazisme ne sont pas des anomalies historiques mais bien le produit de leur temps. Non, le monde n'a pas basculé en 1939 avec l'invasion de la Pologne, et l'entrée en guerre de la France et du Royaume-Uni. Non, le racisme en général et l'antisémitisme en particulier ne sont pas nés à dans les camps de la mort. Oui, l'ingénierie sociale et ethnique, les classifications raciales et l'eugénisme furent bien théorisés depuis au moins le milieu du XIXe siècle dans les milieux universitaires occidentaux.

Posons-nous donc une question : que commémorons-nous aujourd'hui et dans quel but ? La victoire ? Quelle victoire ? La paix ? La délivrance ? L'espoir ?

Philosophe marxiste de confession juive convertie au catholicisme, Simone Weil rejoignit le général de Gaulle et la Résistance à Londres avant de mourir en 1942. Comme beaucoup d'autres intellectuels de son temps, elle interrogea sa foi en Dieu et en l'Humanité à l'aune du spectacle absolu du Mal qu'elle constatait à l'œuvre dans un monde qu'elle ne reconnaissait plus mais qui était pourtant bien le sien.

Dans son essai intitulé *La Pesanteur et la grâce*, elle nous livre cette réflexion inspirante pour les athées comme pour les croyants, une profession de foi en dépit de tout :

« Dieu, qui est Tout, a cessé d'exister pour que nous fussions quelque chose. »

Ce quelque chose nous éclaire dans les ténèbres, et ménage pour chaque individu un espace pour exprimer ce qui existe de meilleur en chacun d'entre nous. La fraternité et la solidarité se développent souvent avec une grande délicatesse dans les situations les plus violentes et parfois les plus désespérées.

C'est ainsi qu'à notre échelle, je souhaiterais rendre un hommage particulier à toutes celles et tous ceux qui, sans assurance d'une issue victorieuse, firent le choix de la Résistance et du Maquis, ici au pays d'Ambazac. Leurs portraits capturés à la Libération par le photographe Izis et conservés au musée municipal offrent leurs visages pour l'Histoire. Il en va de même pour Henri Delage et la famille Jouanet qui sauvèrent, ici, dans ce petit coin de France, des familles juives au péril de leur vie et reçurent le titre de « Justes parmi les Nations » en signe de reconnaissance.

Leur exemple témoigne que la possibilité du Bien existe toujours, aussi désespéré que puisse sembler le monde dans lequel nous vivons.

Vive la République, vive la France.

Je vous remercie.